

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 22.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXX

—Merci, Varhély!

Varhély, muet, s'enfonça dans le petit salon par où le prince était venu.

Cet homme et cette femme, maintenant, après des mois de tortures, d'angoisses et de désespoir, se trouvaient en face l'un de l'autre.

Le premier mouvement d'Andras fut de fuir.

Il avait peur de lui-même. De sa colère?... Peut-être.—Peut-être de sa pitié.

Il ne regarda point Marsa.

Il l'avait, tout à l'heure, bien vue, et elle lui avait paru si cruellement éprouvée qu'il en avait frissonné.

Et deux pas il fut à la porte.

Alors, d'un bond, comme un noyé saisit un appui, comme un condamné à mort risque un recours en grâce, désespérée, poussant un appel déchirant et faible comme le cri d'un enfant, après le remerciement sauvage donné à Varhély, après cette sentence de mort, aussi impitoyable que le dernier soupir de la Títza, sa mère :

—Ah! cria Marsa, je vous en supplie, écoutez-moi!

—Quoi? dit Andras en s'arrêtant. Qu'avez-vous à me dire?

—Rien... rien... Mais pardon! ah! pardon! Puisque je vous ai revu, pardonnez, pardonnez, et que je disparaisse, du moins, en emportant une parole de vous qui ne soit pas une condamnation.

—Je pourrais pardonner, dit Andras, je ne pourrais pas oublier.

—Je ne vous dis pas d'oublier, je ne vous le dis pas... Est-ce qu'on peut oublier?... Et pourtant si, on oublie. Oui, on oublie, allez! Je vous jure bien qu'on oublie!... De toute mon existence vous seul êtes vivant, je ne connais que vous, je n'ai aimé que vous! Je ne pense qu'à vous!

Andras frissonnait, n'osant plus fuir, se sentant remué jusqu'au profond de son âme par cette chaude voix adorée, si longtemps inentendue.

—Il n'y avait pas besoin de sang pour que cet odieux passé fût mort, dit encore Marsa. Ah! que je l'ai expié! Il n'y a pas d'être qui ait souffert comme moi,—comme moi qui, vous avait rencontré, vous ai perdu! Vous, pensez donc, vous, vous!

Elle le regardait avec une passion ardente, comme les croyantes regardent un Dieu.

—Vous n'avez pas souffert autant que celui que vous avez frappé, Marsa. Celui-là n'avait qu'un amour du monde, et c'était vous. Celui-là, si vous lui aviez conté vos souffrances et confié votre secret, eût été capable de vous pardonner. Vous l'avez trompé. Il y a quelque chose de plus bas que le crime même, c'est le mensonge.

—Et je le hais, cria-t-elle, et je le méprise, le mensonge! Et je voudrais qu'on m'arrachât les ongles et la langue pour avoir menti!

La souvagerie de la Tzigane avait un accent vrai, et sur les lèvres de la fille de la Puszta, Hongroise et Russe à la fois, ces cris tragiques semblaient l'accent même de cette nature d'exception, hardie et nerveuse.

Andras en était remué jusqu'à l'âme.

—Que voulez-vous que je fisse? disait-elle. Que voulez-vous que je fasse? Mourir! Oui, j'aurais voulu, je voudrais mourir pour vous, mourir en mettant ma poitrine entre une balle et votre poitrine, expiant ma vie par ce sacrifice fait avec joie, avec une ardeur éperdue. Ah! je vous le jure, j'eusse été heureuse de mourir comme est morte

l'une de celles qui ont porté votre nom! Mais on ne se bat plus. Mon sang est inutile. Je veux sacrifier ma vie d'une autre manière, obscurément, dans le tombeau d'un cloître.

—Vous?

—Oui, et je n'aurai été ni amante,—car je n'ai pas aimé, j'ai cru aimer, j'ai été insensée et folle, mais je sais ce que c'est maintenant que la passion, je la connais celle qui emplit toute une existence, la seule profonde, la seule vraie;—je n'aurai été ni amante, ni épouse, rien, une recluse, une prisonnière. Tant mieux!... Oui, la prison, la cellule, la mort dans la vie lentement trainée! Ah! je l'attends du moins, ce châtement-là, et je veux que ma sentence vienne de vous, je veux que ce soit vous qui me disiez que je suis libre de disparaître et que vous m'en donniez l'ordre... mais en me disant, du moins, que vous m'avez pardonné!

—Moi? dit Andras.

Il y avait dans les yeux de Marsa une sorte d'exaltation vibrante, un appétit de sacrifice, une soif de martyr.

—C'est au couvent que vous voulez entrer? demanda Andras.

—Dans le plus froid et le plus sombre. Et dans ce tombeau j'emporterai, avec votre condamnation, avec votre adieu, l'amer regret de mon amour, le poids de mon remords!

Le couvent! Une impression d'ivresse étrange, et de terreur faisait passer comme une fièvre dans les veines du prince Andras Zilah.

Il la voyait, par la pensée, cette scène terrible de la séparation de Marsa d'avec le monde. Il entendait la voix de l'officiant jetant sur la vivante les paroles cruelles comme la pelletée de terre sur les morts. Il sentait presque le froid des ciseaux criant dans cette belle chevelure noire dont le parfum grisant montait jusqu'à lui et l'enveloppait de son arôme.

Agenouillée devant lui, courbée, Marsa restait encore exquise dans sa douleur. Et Andras, abaissant vers la pauvre femme écrasée son regard, apercevait alors ce corps charmant, cette nuque dorée, cette chair brune, et quand elle relevait vers lui ses yeux rouges, il en sentait l'éclat ardent, même à travers les larmes.

Toute sa passion torturée, toute sa jeunesse contenue, tout son amour se doublait d'une tentation éperdue: garder cette femme, disputer au couvent cette chair, reprendre à la mort du cloître cette beauté, ce charme, cette poésie, cette pénitente absoute de par le remords.

Elle se traînait repentante, pleurant, suppliant, tordant ses mains, ne demandant rien que le pardon,—un mot, un seul mot de pitié,—et la liberté de se jeter à la cellule éternelle.

—Ainsi, dit-il brusquement, la prison ne vous effraie pas?

—Rien ne m'effraie que votre mépris!

—Vous vivriez loin de Paris, loin du monde, loin de tous?

—Dans une hutte de chiens, sous le fouet d'un garde-chiourme, en mendiant mon pain, en cassant des pierres, si vous me disiez: "Faites cela, c'est l'expiation!"

—Eh bien! s'écria Andras, la lèvre frémissante, le sang brûlé de fièvre, vivez au fond de notre Hongrie, oubliant, oubliée, cachée, inconnue, loin de tous, loin de Paris, loin du bruit, loin du monde, dans une vie à deux qui sera une vie nouvelle! Voulez-vous?

Elle le regardait, affolée, égarée, tremblant qu'il ne se fit un jeu de sa douleur et de sa joie.

—Veux-tu? dit-il alors en l'attirant à lui, éperment, la serrant à l'étouffer sur sa poitrine, sa lèvre en feu cherchant la lèvre glacée de Marsa, défaillante. Dis, Marsa, veux-tu?...

Et comme le pardon, et comme l'amour, ce mot tomba: *Viens!* dans le frémissement d'un baiser.

XXXI

Alors, dès le lendemain, dans un âpre affolement de passion, il l'emportait, cette Marsa, dans le vieux château hongrois aux tourelles rouges, meurtries de traces de couleuvrines, où il n'était jamais revenu, que l'Autriche lui avait confisqué, et que, desserrant sa griffe, elle lui avait rendu sans qu'il eût voulu jusqu'alors revoir cette terre arrosée de sang.

Il fuyait Paris, cherchant là-bas une existence pure d'une virginité retrouvée. Il revenait dans sa Hongrie délivrée, dans ce pays de sa jeunesse, dans la patrie aux vastes plaines. Il revoyait le Danube et la blonde Tisza aux rives dorées. Il passait, en costume de magnat, son cœur battant plus fièrement sous l'attila national, devant les paysans qui l'avaient vu tout enfant, qui s'étaient battus sous ses ordres, et qu'il saluait de leurs noms en reconnaissant quelques compagnons d'autrefois dans ces pauvres gens vieillis, la joue noircie par le soleil, la tempe blanchie par l'âge.

Il conduisait Marsa, toute tremblante, heureuse et émue à en mourir, à la porte du château où on lui tendait le vin d'honneur bu dans la *tshoultora*, la coupe hongroise, et les *notis* et les gâteaux secs faits des épis germés, les gâteaux de maïs cuits dans la crème, qu'on mangeait en son honneur.

Sur les pelouses, autour du château, les bergers *tshikos*, venus à cheval pour saluer le comte, buvaient de l'eau-de-vie de prunes, et arrosaient de vin rouge leurs *kakostas* et les jambons de Temesvar. Ils étaient venus de leurs fermes, accourus de leurs putzas lointaines, paysans, cavaliers, pareils à des soldats, avec leurs bonnets nationaux, et joyeux, ils fêtaient le retour de Zilah, du fils de ces Zilah dont ils savaient tous la glorieuse histoire. Et leurs danses commençaient, les talons cerclés rendaient leurs sons de cuivre, les jaquettes bleues brodées de jaune, de rouge ou d'or voltigeaient au vent, et il semblait que la terre de Hongrie fit éprouver des fleurs et naître des chansons pour célébrer la venue au pays du prince Andras et de la princesse Zilah.

Alors, Andras entra avec Marsa dans la demeure des aïeux.

Et, dans les grandes salles tendues de tapisseries et peuplées de tableaux que les vainqueurs avaient respectés, devant ces portraits de magnats aux traits mâles, superbes dans leurs robes de velours fourrées, rouges ou vertes, le sabre recourbé au côté, l'aigrette en tête, tous reproduisant un trait commun de rude franchise avec leurs longues moustaches, leurs armures de chevaliers, leurs uniformes de hussards—Marsa Laszlo qui les connaissait bien, ces héros de son pays, ces princes Zilah tombés sur le champ de bataille, disait au dernier de tous, à Andras Zilah, devant Ferency Zilah, devant Sandor, devant les princesses Zilah depuis longtemps couchées sous les pierres des tombes, et qui n'avaient pas plus qu'elle le sentiment fier du grand nom qu'elles avaient porté :

—Savez-vous pourquoi, égal à ceux-là en dévouement et en courage, vous leur êtes supérieur à tous? C'est que vous êtes bon!... Bon comme ils étaient braves!... A leurs vertus, vous qui pardonnez, vous ajoutez cette vertu qui est bien la vôtre:—la pitié!

Elle le regardait humblement, levant vers lui ses beaux yeux noirs comme pour lui en faire lire le fond où il n'y avait que son image et son nom. Elle se pressait contre lui avec une sorte de tendresse inquiète, timide, écrasée comme une étrangère devant ces grands aïeux qui semblaient se demander si la nouvelle venue était de la famille;—et lui, l'attirant à lui, la pressant contre sa poitrine dont le cœur battait, se courbant sur la Tzigane qui tremblait, les prunelles obscurcies de larmes :

(A suivre.)